

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES GUERRES DE TRAJAN

— 114-117 —

Trajan vieillissait, mais sa vieillesse devait être orageuse plus que n'avait été son âge mûr. Ses dernières années sont un drame politique et guerrier dont l'histoire aurait conservé, s'il eût duré un peu plus, un éternel souvenir.

A soixante ans (114), cette vieillesse du soldat était verte encore. Les exercices corporels, l'usage des armes, l'habitude de la chasse lui conservaient la vigueur de l'âge mûr. Seulement l'homme moral avait fléchi. Le persécuteur des chrétiens n'était plus le même homme. La honte de ses mœurs avait troublé la rectitude de son esprit. L'empereur modeste et modéré par excellence allait se laisser entraîner aux rêves de l'ambition et de l'orgueil.

D'ailleurs, il n'avait plus avec lui les amis et les conseillers de son âge mûr. La mort lui avait enlevé (vers

l'an 100) Licinius Sura. Sura, Espagnol de naissance comme lui, avait eu la sagacité et le désintéressement de conseiller à Nerva l'adoption de Trajan. Il était demeuré l'ami le plus fidèle, le conseiller le plus sûr du prince qu'il avait fait. Il n'en fut pas moins dénoncé à Trajan comme tramant un complot contre sa vie. La fortune de Sura lui avait fait des envieux, et la dénonciation osait tout. Trajan, pour toute réponse, alla souper chez Sura ; et, entre autres préparatifs du repas, fit venir l'esclave médecin de Sura et se fit mettre par lui un onguent sur les yeux ; fit venir l'esclave barbier de Sura, et se fit raser par lui. « Voyez ! dit-il le lendemain aux dénonciateurs, si Sura en avait voulu à ma vie, son médecin m'eût empoisonné, son barbier m'eût coupé la gorge. » Ceci caractérise les mœurs romaines, et un peu aussi les amitiés romaines¹.

Sura mort était remplacé peu à peu par des amis d'une autre nature. Au camp, le principal lieutenant de Trajan était Lusius Quietus, un Maure qui n'était pas même né sujet de Rome, simple soldat d'abord, puis arrivé par degrés à commander la cavalerie numide, puis cassé pour improbité, puis remis en honneur par la guerre dacique. Une nouvelle guerre allait le faire préteur, puis consul ; peu s'en fallut qu'elle ne le fit empereur.

A côté de Lusius figurait un soldat moins illustre, sans être un citoyen mieux famé. P. Élius Hadrianus, parent de Trajan et son pupille, âgé alors de trente-huit ans, pouvait passer pour l'héritier de l'empire, si l'empire devait

¹ L. Licinius Sura, consul en 92, 98, 107. Son influence sous Trajan, son arc de triomphe et ses inscriptions en Espagne, son gymnase à Rome, sa statue, thermes que Trajan lui dédie. (Dion, LXVIII, 15; Aurel. Victor. *Cæsar*, 15; *Epit.*, 15 Spartien, *in Hadr.*, 2, 5; Gruter, p. 163, 429, 430; voy. ci-dessus, p. 225, 506, 543).

être héréditaire. Arrivé avec une certaine lenteur à la préture (107) et au consulat (108), marié à une petite-nièce de Trajan, favorisé par Plotine, dont on a voulu, avec peu de vraisemblance, entacher l'amitié, il travaillait à se faire adopter et ne se lassait pas de consulter les oracles à ce sujet. C'était avec une intelligence heureuse, une nature bizarre, un caractère équivoque et capricieux; et, par suite de ces contrastes, il rencontrait chez Trajan des alternatives de faveur et de froideur. Ses dettes et ses débauches déplaisaient au prince; son esprit, ses services et ses complaisances ramenaient le prince vers lui. Hadrien, orateur et poète, composait, depuis que Sura était mort, les harangues de Trajan; Hadrien, Grec par l'esprit et par les mœurs, faisait la cour au prince en buvant avec lui, en flattant ses favoris, en courtisant ses affranchis. Trajan acceptait peu à peu, non sans quelque regret, ce reprochable héritier, et déjà, dit un historien, les amis de Trajan « commençaient à ne plus mépriser Hadrien. »

Ainsi Trajan était déjà moins garanti par la dignité de son entourage. L'orgueil du pouvoir devait plus aisément l'exalter. Il lui semblait d'ailleurs, qu'après avoir fortifié l'empire de Rome sur le Rhin, l'avoir agrandi sur le Danube, il avait une fois encore à le mener combattre sur l'Euphrate. C'était la troisième frontière à assurer, le troisième et dernier ennemi à vaincre.

Cet ennemi, du reste, n'était plus au temps de son orgueilleuse et menaçante grandeur. Les Parthes étaient pour l'Asie occidentale ce que les Ottomans sont aujourd'hui : une race de conquérants, race peu nombreuse, despotique; établie et maintenue par le fer; campée, non implantée sur le sol qu'elle occupait, dominatrice partout,

citoyenne nulle part; race unie avec elle-même, comme les Ottomans, par une sorte de lien féodal, et tenant comme eux les vaincus dans l'abjection. Ces peuples d'Asie, Perses, Chaldéens, Grecs, Juifs, nomades ou laboureurs, accoutumés depuis des siècles à plier sous toutes les dominations, baissaient ensemble la tête sous le joug et marchaient à l'arrière-garde de la cavalerie parthique.

Mais la domination parthique, comme la domination ottomane, avait vu promptement commencer sa décadence. Sa puissance ne datait que de trois siècles, et sa ruine approchait déjà. La vie du dernier des hommes libres comme celle du premier des Arsacides, était remplie en entier par des chasses interminables, des festins pleins d'ivresse, des haines domestiques telles que la polygamie les enfante, des guerres de seigneur à seigneur telles que la féodalité les amène. A son tour, la vie de la nation n'était remplie que par des révoltes de grands vassaux, des combats entre frères pour la couronne, des révolutions de palais entre monarques, tour à tour exilés et rétablis, exaltés et vaincus. Aussi, de bonne heure, la race d'Arsace, comme la race d'Othman, avait-elle perdu cette impulsion envahissante qui, au temps de Pompée et de César, faisait trembler la république romaine. Le flot se retirait; les barbares ne passaient plus l'Euphrate; c'était bien plutôt Rome aujourd'hui qui était tentée de le franchir.

En effet, le long de ce fleuve, depuis la grande Arménie, vaste royaume que le roi parthe donnait en apanage à la branche cadette de sa famille, jusqu'aux derniers émirs arabes sur la limite du désert, s'échelonnaient un certain nombre de royautes vassales, tributaires de Rome ou de Ctésiphon, et qui étaient autant de sujets de discorde entre l'une et

l'autre, autant de ponts donnés aux légions pour franchir l'Euphrate. Les prétextes de guerre ne manquaient donc pas. De plus, le dernier roi parthe, Pacorus (Bakour), avait eu des intelligences avec le grand ennemi de Rome, Décébale. Son successeur, Chosroès (Khosrou) venait (112) de couronner un roi d'Arménie, au mépris, disait-on, des droits de Rome, qui jadis en avait couronné un par les mains de Néron. C'était pour faire la guerre plus de raisons qu'il n'en fallait, dès qu'on souhaitait la guerre; et Trajan, qui avait déjà accompli une première expédition en Orient, avait hâte de la renouveler.

Il faut le dire: Trajan avait bien quelques justes raisons d'aimer la guerre. Il n'était pas bon pour un empereur de s'enfermer. Tibère par défiance, Claude par imbécillité, Néron par mollesse, Domitien par peur, avaient bien pu s'emprisonner à Caprée, à Rome, à Albano. Mais un empereur intelligent ne pouvait être sédentaire. Rome le tuait; Rome avec son peuple famélique et exigeant, ses prétoriens toujours prêts à devenir des maîtres, la rivalité du sénat, les conspirations toujours en éveil, l'assassinat toujours possible, et, plus que tout le reste, les voluptés toujours faciles, était une atmosphère malsaine, énervante, dangereuse de toutes façons pour un empereur. Les mauvais princes habitèrent Rome pour s'y perdre et pour l'opprimer. Les sages empereurs l'honorèrent beaucoup, mais y séjournèrent peu. Ni Auguste, ni Hadrien, ni Marc Aurèle, ne consentirent à s'enfermer dans Rome; Trajan n'y pouvait pas non plus consentir. Il fallait à un empereur le voyage ou la guerre; Trajan, comme de raison, préféra la guerre.

Mais surtout, la vie des camps, la conquête, la conquête de l'Orient; en un mot, le rôle d'Alexandre tentait l'ambi-

tion de Trajan. Il avait toujours aimé le nom d'Hercule¹ et les souvenirs d'Alexandre, ces deux conquérants de l'Asie, déifiés presque à l'égal l'un de l'autre. A soixante ans, Trajan voulut bravement accomplir ce rêve de la monarchie orientale qu'Alexandre, roi à seize ans, conquérant à vingt ans, avait entrevu plutôt que réalisé.

Tout, du reste, semblait sourire à la fortune de l'empereur. Rome s'était relevée par la défaite des Daces; l'empire parthique était divisé; la seule chose qui pouvait manquer à Trajan, c'étaient des ennemis. Il partit, décidé à combattre et à vaincre, dût-il, pour combattre et pour vaincre, se faire des ennemis à plaisir (114)².

En effet, il n'était encore arrivé qu'à Athènes, et une ambassade de Chosroès vint à sa rencontre. Elle lui apportait de riches présents, de belles armes, de la soie, tous les dons de l'Orient. Elle lui annonçait que Chosroès venait de détrôner lui-même son roi d'Arménie Exédare, et le suppliait humblement de vouloir bien donner le diadème à son autre neveu Parthamasiris. Trajan rejeta les présents et n'accepta pas la satisfaction. « L'amitié, dit-il, se prouve par les faits et non par les paroles; arrivé en Syrie, je prononcerai. »

En Syrie, à Antioche, tous les rois vassaux sont à ses pieds. Le nouveau roi d'Arménie, Parthamasiris lui écrit une lettre suppliante. Le roi d'Édesse, Abgare, partagé entre la crainte de Rome et celle de Ctésiphon, envoie son fils à Antioche pour ne pas offenser Trajan, reste lui-même à Édesse pour

¹ Trajan aimait à s'identifier à Hercule. Voy. les inscriptions *HERCVLI CONSERVATORI DOMVS VLPPIAE-HERCVLI PRO SALVTE DIVI TRAIANI.* (Gruter, 23, 35, 46.) Trajan sous la figure d'Hercule. (Monnaies et statues trouvées en Dacie.)

² Monnaies: *Profectio Avg.*; Eckhel, p. 431.

ne pas offenser Chosroès. Trajan reçoit ces hommages avec hauteur, laisse sans réponse la lettre de Parthamasiris parce qu'il y prenait le titre de roi, se garde surtout de rassurer personne, et réserve tout entier son droit de conquête.

Marchant bientôt plus avant, il remonte le long de l'Euphrate, vers l'Arménie, presque sans trouver de résistance¹. Parthamasiris lui écrit une seconde lettre où il ne prend plus de titre royal. Il ne demande que la visite du gouverneur romain de Cappadoce et le droit de faire passer par lui ses prières. Trajan ne veut pas que même un magistrat romain se déplace; le préfet de Cappadoce enverra seulement son fils à l'Arsacide Parthamasiris.

Arrivé enfin sur le sol arménien, Trajan daigne voir le prince suppliant. Parthamasiris est admis, dans le camp d'Eligia, à déposer, au milieu des soldats en armes, sa couronne au pied du tribunal de Trajan. Il croyait la reprendre comme Tiridate avait repris la sienne des mains de Néron. Mais, aux acclamations triomphantes des soldats, il comprend qu'il s'est trompé. Il veut s'enfuir; on l'arrête. Il demande à parler seul au prince; il ne peut l'obtenir. Alors il éclate; il déclare qu'il n'est ni vaincu, ni prisonnier, qu'il est venu librement, pour traiter d'égal à égal avec le prince qui l'a fait saisir. Trajan répond en prononçant que Parthamasiris n'est plus roi et que l'Arménie est province romaine. Du reste, il laisse au roi déchu la liberté de sa personne; mais peu de jours se passèrent et Parthamasiris était mort².

¹ Par Samosate, Satala ou Sate, Eligia, (Ildigh ou Iz-Oghlou) près des cataractes de l'Euphrate. (Dion *apud Theod.*, 49. *Apud Xiph.*, 48.)

² Eutrope (VIII, 2) et Fronton, *Princip. histor., fragm.*, 4, disent en propres termes que Trajan le fit périr. Voy. Dion, LXVIII, 20.

Cette déloyale victoire donnait à Trajan l'Arménie, et l'Arménie subjuguée lui donnait d'autres royaumes encore. Ce ne furent bientôt qu'ambassades suppliantes de rois qui envoyaient des présents et sollicitaient l'honneur du vasselage romain. Trajan nommait un roi d'Albanie (Chyrvan), acceptait les présents d'un roi des Hénioques (Lazistan), recevait l'hommage d'un roi de la Sarmatie asiatique, ignoré jusque-là de la puissance romaine¹. La suprématie romaine, à qui la victoire dacique avait donné la rive droite de la mer Noire, dominait maintenant la rive gauche et faisait le tour complet de cette mer. Cette fois l'équivoque Abgare dut s'exécuter et affronter une entrevue toujours éludée avec Trajan. Il comptait sur un genre de séduction étrange, le talent et la beauté d'un habile danseur, son propre fils; et en effet Trajan, enchanté du fils, épargna le père. Mais envers tous les autres rois de la rive euphratique, envers ceux même qui avaient été ennemis des Parthes, il garda son inflexible et impolitique dureté; il ne voulait plus d'alliés, ni de vassaux; il ne voulait que des sujets. La Mésopotamie comme l'Arménie devint province romaine².

Rome apprit donc qu'en une seule campagne, en quel-

Un bas-relief de l'arc de Trajan (aujourd'hui de Constantin) paraît représenter cette scène. Voy. Nibby.

¹ Anchialus, roi des Hénioques et des Machelones (Lazistan); — Sauromates, roi du Bosphore (rive gauche de la mer d'Azof), depuis longtemps vassal des Romains. (Voy. Plin., *Ep.*, X, 15, 15.) Voy. leurs monnaies. Francke, p. 275. — Plus tard. Mannus, roi d'une partie de l'Arabie; — Sporace, phylarque (émir) d'Anthémusias, tous deux voisins d'Edesse (Dion, 21), — Manisarus, roi d'un canton de la Mésopotamie. — Mébarsapes ou Bebarsapes, roi d'une partie de l'Adiabène (Sindjâb). — Athambile, roi de Mes-sana (île du Tigre). Dion, 28.

² Dion, 22, 23, nomme, parmi les villes prises dans l'Adiabène par Trajan, Singara, Nisibe (Nézib), Bathna, Ademystrie.

ques mois, l'empire s'était accru de deux vastes contrées, dont l'une, sujet éternel de querelles entre Rome et Ctésiphon, avait été jusque-là le plus glorieux appendice de la monarchie parthique; dont l'autre, située au centre de l'Asie et dans des régions presque fabuleuses, était consacrée par les plus antiques souvenirs de l'humanité. Rome commandait directement depuis le pied du Caucase et les cimes de l'Ararat jusque sur le Tigre; elle était prépondérante ou suzeraine, d'un côté, jusqu'aux steppes du Wolga et du Don, de l'autre, jusqu'aux confins du désert arabe et aux montagnes de la Perse. Rome qui ne s'inquiétait pas de l'iniquité de l'entreprise, qui ne se demandait même point s'il y avait fort à s'enorgueillir de ces victoires remportées sans combat, Rome surnommait Trajan Parthique, comme elle l'avait déjà appelé Germanique et Dacique. Et le sénat ajoutait aux titres de Trajan celui de *très-bon*; ce fut, dit un historien, celui dont Trajan ressentit le plus d'orgueil¹; il y tenait sans doute d'autant plus qu'il le méritait moins².

Au milieu de cette gloire, Trajan vint prendre ses quartiers d'hiver à Antioche. Il se rapprochait ainsi de l'Occident, et l'Occident de son côté venait à lui. Dans cette grande cité, la troisième ville de l'empire, étape nécessaire entre l'Occident et l'Orient, double rendez-vous du faste asiatique et de la magnificence romaine, affluèrent bientôt les ambassadeurs, les courtisans, les plaideurs (car la juridiction

¹ Xiphil., ex *Dione*, LXVIII, 25.

² Monnaies de l'an 115 : *Arménie soumise. — Mésopotamie réduite sous la puissance du peuple romain.* Captifs, trophées, Trajan en habit de guerre. — *Un roi parthe.* Parthamasiris au pied du tribunal de Trajan et le suppliant. — Les soldats autour du prince, élevant leurs mains et leurs drapeaux pour le proclamer *Imperator*.

suivait les empereurs jusque sous la tente), les curieux, les marchands, les histrions même qu'au commencement de son règne, Trajan avait expulsés de Rome et qu'aujourd'hui, il faisait venir tout exprès de Rome à Antioche¹. Mais, au milieu de cette affluence, au milieu des fêtes, des ambassades et des spectacles, le repos triomphal de Trajan fut interrompu, l'empire fut effrayé par un sinistre avertissement du ciel.

C'était en décembre (114)². « Des pluies et de violents ouragans avaient troublé l'atmosphère. On était pourtant sans inquiétude; lorsque, » le 15 de ce mois, « au chant du coq, une sorte de mugissement souterrain se fit entendre, et fut suivi d'une effroyable secousse. Il sembla que la terre fût soulevée vers le ciel avec les bâtiments qu'elle portait. Puis les édifices commencèrent, les uns à s'écrouler avec fracas, les autres à chanceler à droite et à gauche, comme agités par une mer orageuse. Les terrains vides furent couverts de débris... et un tel nuage de poussière s'éleva sur ces décombres qu'on ne pouvait pas plus se voir que s'entendre ou se parler. Des arbres furent arrachés du sol avec toutes leurs racines; des hommes périrent, même en rase campagne, engloutis dans les profondeurs qui s'ouvraient devant eux. Dans la ville, les victimes furent sans nombre... et les plus à plaindre furent ceux dont le corps à moitié pris sous des pierres ou des solives, ne pouvait ni vivre, ni mourir. Parmi ceux qui échappèrent à la mort, les blessures, les fractures, les mutilations furent

¹ Fronton, *Princip. hist.*, frag. 5.

² Evagre place cette catastrophe en 111 et Eusèbe en 115. Mais tout l'ensemble des faits, et en particulier la date du consulat de Virgilianus Peditus, indiquent la date de décembre 114. Noris, Tillemont, Ruinart et Francke adoptent cet avis. Jean Malala indique le dimanche 15 décembre, mais cette indication est inexacte, le 15 fut un vendredi.